

Société neuchâteloise de géographie  
Institut de géographie de l'Université de Neuchâtel



# GÉO-REGARDS

REVUE NEUCHÂTELOISE DE GÉOGRAPHIE

MOBILITÉS ET DÉVELOPPEMENT  
TRANSFRONTALIER

# **GÉO-REGARDS**

REVUE NEUCHÂTELOISE DE GÉOGRAPHIE

## **MOBILITÉS ET DÉVELOPPEMENT TRANSFRONTALIER**

PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION DE **PATRICK RÉRAT** ET **DORIS WASTL-WALTER**

**N° 4, 2011**

**SOCIÉTÉ NEUCHÂTELOISE DE GÉOGRAPHIE ET  
INSTITUT DE GÉOGRAPHIE DE L'UNIVERSITÉ DE NEUCHÂTEL**

**ÉDITIONS ALPHIL-PRESSES UNIVERSITAIRES SUISSES**

© Éditions Alphil-Presses universitaires suisses, 2011  
Case postale 5  
2002 Neuchâtel 2  
Suisse  
www.alphil.ch  
www.alphilrevues.ch

© Société neuchâteloise de géographie, www.s-n-g.ch  
© Institut de géographie de l'Université de Neuchâtel, www.unine.ch/geographie

*Géo-Regards : revue neuchâteloise de géographie* est une revue à comité de lecture issue de la fusion du *Bulletin de la Société neuchâteloise de géographie* et de *Géo-Regards : cahiers de l'Institut de géographie*. Elle est référencée par la Bibliographie Géographique Internationale, Francis et Scopus.

Ce numéro a reçu le soutien de la commission des publications de la Faculté des lettres et sciences humaines de l'Université de Neuchâtel.

N° 4, 2011

ISSN 1662-8527

Abonnements	L'adhésion à la Société neuchâteloise de géographie comprend l'abonnement à <i>Géo-Regards : revue neuchâteloise de géographie</i> . Cotisations annuelles : membre ordinaire : 35.- ; couple : 60.- ; étudiant(e) : 20.- Abonnement (sans adhésion) : 33.-  Société neuchâteloise de géographie Case postale 53 2006 Neuchâtel www.s-n-g.ch
Vente directe et librairie	Éditions Alphil-Presses universitaires suisses Case postale 5 2002 Neuchâtel 2 commande@alphil.ch
Vente version électronique	www.alphilrevues.ch
Rédacteur :	Patrick Rérat
Comité scientifique et de rédaction	Roger Besson, Katia Chardon, Frédéric Chiffelle, Antonio da Cunha, Blaise Dupuis, Pierre-Yves Jeanneret, Raoul Kaenzig, Béatrice Lapray, Sophie Marchand, Clémence Merçay, André Pancza, Étienne Piguet, Raffaele Poli, Mark Reinhard, Patrick Rérat, Hubert Rossel, Jean Ruegg, Valérie Sauter, Ola Söderström, Romaric Thiévent, Odile Tissot-Daguette.
Traduction des résumés :	Claude Fleischner, Hubert Rossel et les auteurs
Photos de couverture :	Mur entre Israël et la Palestine. Graffiti de Filippo Minelli et de Bansky.
Responsable d'édition :	Alain Cortat, Éditions Alphil-Presses universitaires suisses

## ÉDITORIAL

### MOBILITÉS ET DÉVELOPPEMENT TRANSFRONTALIER

Ce numéro de *Géo-Regards* – publié par ailleurs 125 ans après la première parution de son prédécesseur, le *Bulletin de la Société neuchâteloise de géographie* – est consacré aux frontières et plus précisément aux relations et pratiques spatiales transfrontalières. Ceci n'est pas étonnant pour une revue qui paraît dans une région entretenant autant de traditions de mobilités transfrontalières<sup>1</sup>. L'étude des frontières fait l'objet de surcroît d'une tradition établie en Suisse romande avec en premier lieu les travaux de Claude RAFFESTIN (1974, 1980, 1992).

Les frontières connaissent un regain d'intérêt notamment chez les géographes depuis une vingtaine d'années (NEWMAN, 2006 ; VAN HOUTUM *et al.*, 2005 ; WASTL-WALTER, 2011). Avec la chute du Rideau de fer en 1989, la carte géopolitique de l'Europe, et avec elle les frontières nationales, a en effet connu d'importants changements (MEINHOF, 2002 ; PAVLAKOVICH-KOCHI *et al.*, 2004 ; SCOTT, 2006). De nouveaux États ont été créés alors que d'autres ont disparu. Des accords internationaux ont modifié le caractère et la signification des frontières. L'Union européenne a été progressivement mise sur pied et différents traités – tels que celui de Schengen qui facilite les flux transfrontaliers des biens, des capitaux et des personnes – ont changé la physionomie de l'Europe de manière fondamentale et durable.

On évoque certes de temps à autre, à l'occasion par exemple des récentes élections présidentielles au Danemark ou en France, la possibilité de redonner aux États individuels le droit de contrôler les personnes à la frontière. Toutefois, les changements ont été si profonds et la mobilité transfrontalière (qu'elle soit quotidienne, résidentielle ou autre) tellement établie dans les régions bordant les frontières (et ce numéro en

---

<sup>1</sup> Les frontières ont retenu de longue date l'attention des géographes. En ce qui concerne le *Bulletin de la Société neuchâteloise de géographie*, le premier numéro (1886) contenait un article intitulé « Les frontières de la Suisse (étude de géographie militaire) ». Cet article, rédigé par le premier lieutenant-instructeur A. Boillot, renvoie à la géographie d'état-major critiquée par Yves Lacoste dans son essai de 1976 au titre provocateur *La géographie, ça sert, d'abord, à faire la guerre*. Autre contribution à relever, l'étude de Suzanne Daveau portant le titre *Déclin des rapports frontaliers avec la France aux limites du canton de Neuchâtel* et publiée en 1956. Cet article montre l'évolution de la frontière au cours des derniers siècles et plus particulièrement l'importance des pratiques spatiales transfrontalières (marchés, foires, main-d'œuvre, activités agricoles, etc.) qui ont été progressivement remises en question par la consolidation des États-nations et les crises de la première moitié du xx<sup>e</sup> siècle. Ces articles peuvent être téléchargés sur le site <http://doc.rero.ch>.

donnera quelques exemples convaincants), qu'il sera très difficile de retourner, même de manière occasionnelle, aux anciens régimes de régulation.

L'approche théorique adoptée dans ce numéro de *Géo-Regards* consiste à regarder les frontières non plus comme des barrières, mais comme facilitant les relations et flux entre pays limitrophes. De nouvelles régions transfrontalières se sont en effet constituées sous l'effet des pratiques spatiales des individus qui, dans leur vie quotidienne, tirent parti des asymétries entre deux nations voisines (différentiels de régime fiscal, de marché du travail, de prix, etc.) (EHLERS *et al.*, 2001 ; FAIST, 2000 ; GROUPE FRONTIÈRE, 2004 ; KRAMSCH et HOOPER, 2004 ; PAASI et PROKKOLA, 2008 ; PERKMANN et SUM, 2002 ; WERLEN, 1995). Ainsi, l'émergence de régions transfrontalières n'est souvent pas initiée par les États eux-mêmes, mais par des acteurs individuels et privés. Ces derniers prennent en compte les avantages qu'ils peuvent tirer de la frontière plutôt que des considérations politiques plus larges. Les États font dès lors face à des développements qu'ils n'ont pas toujours souhaités ou anticipés, et qui nécessitent de leur part la définition de mesures et de moyens ad hoc (comme par exemple la gestion des flux de transports transfrontaliers).

Ce développement n'est pas confiné aux pays européens et se manifeste dans d'autres régions du monde. Des acteurs adoptent des stratégies et organisent leur vie en fonction des voisinages transfrontaliers, alors que les États n'ont fréquemment ni la volonté ni les moyens de contrôler cette mobilité. De même, les régions situées à la frontière sont souvent périphériques et moins développées que les régions urbaines et centrales. Ainsi, les États profitent des développements transfrontaliers qui font prospérer ces régions et qui, pour le moins, permettent d'y maintenir la population.

L'échelle joue un rôle central dans l'étude des frontières. Dans ce recueil d'articles, les échelles locales, régionales et nationales apparaissent comme essentielles à la compréhension des phénomènes étudiés. L'acteur ou actrice individuel(le) se trouve en effet face à des régulations législatives nationales dans un contexte local et régional caractérisé par certaines spécialisations économiques et par des traditions et connaissances variables de la langue, du marché et des villes ou villages de part et d'autre de la frontière. Parfois, les États changent les règles du jeu, ce qui oblige ces acteurs à adapter leurs tactiques et pratiques spatiales transfrontalières.

Les papiers réunis ici ont été présentés pour la plupart dans le cadre de sessions spéciales organisées à l'occasion du colloque *Border Regions in Transition* (BRIT XI) qui a eu lieu à Genève et Grenoble en septembre 2011. Fidèles à la ligne éditoriale de la revue, les contributions sont l'œuvre non seulement de géographes mais également de spécialistes d'autres disciplines (anthropologie, démographie, sociologie, etc.) et recouvrent des terrains débordant largement les frontières helvétiques.

Les douze articles se répartissent en quatre grands thèmes de l'étude des frontières :

- La mobilité quotidienne (travail, achat, etc.) dans le cas de frontières à la perméabilité croissante ;
- La gestion des flux transfrontaliers par la constitution d'une offre adéquate de transports publics ;
- La mobilité résidentielle transfrontalière, soit l'installation de ménages de part et d'autre d'une frontière ;
- Les conséquences de la création ou du renforcement d'une frontière sur les pratiques spatiales transfrontalières.

## Mobilité quotidienne transfrontalière

Les flux qui traversent quotidiennement une frontière ont en premier lieu trait au travail frontalier – phénomène abordé dans les articles suivants sous l’angle des travailleurs, des associations et du tissu économique – ainsi qu’aux habitudes de consommation (tourisme d’achat).

BELKACEM et PIGERON-PIROTH s’intéressent au travail frontalier et à son impact sur le développement de la Grande Région, qui est à cheval entre le Luxembourg, l’Allemagne, la Belgique et la France. L’article montre que le travail frontalier a permis, dans les territoires de résidence, d’amortir la crise liée aux restructurations industrielles et de générer un certain regain démographique. Ce dernier a contribué à changer l’image des anciens sites sidérurgiques et favorisé le développement d’une économie résidentielle par la dépense des revenus des travailleurs frontaliers au niveau local. Dans les territoires d’emploi, le travail frontalier constitue un important facteur de développement économique en comblant de forts besoins en main-d’œuvre et en qualification, ainsi qu’en générant des ressources financières (par l’imposition des travailleurs frontaliers dans le pays où ils sont employés). Cette dynamique est toutefois également source de déséquilibres dont les principaux sont l’engorgement du trafic ainsi que, dans les territoires de résidence, une pression sur les prix de l’immobilier et la difficulté que rencontrent les entreprises locales à recruter de la main-d’œuvre qualifiée.

HAMMAN aborde la problématique des travailleurs frontaliers à travers leur prise en charge collective par différentes organisations. Cette main-d’œuvre est longtemps apparue comme peu défendable par les centrales syndicales nationales. Ce vide explique la montée en puissance d’associations de défense des frontaliers. L’auteur montre comment ces dernières se situent en permanence entre une posture syndicale et la défense d’une spécificité transfrontalière. Devant la complexité des systèmes institutionnels (nationaux et européens), les structures d’information des frontaliers se définissent par un entre-deux, à la fois syndicat et prestataire de services (conseils, etc.). Les contacts entre les différentes organisations et les administrations de part et d’autre de la frontière permettent la constitution et la circulation d’un « savoir » transfrontalier. Ces organisations participent ainsi à l’européanisation en faisant connaître aux niveaux national, régional et local les normes communautaires (libre circulation des personnes en matière de travail, etc.).

MUNZ appréhende une autre dimension du travail transfrontalier en s’intéressant à l’industrie horlogère helvétique. Il montre tout d’abord l’importance de la mobilité transnationale qui est constitutive du savoir-faire horloger dans l’Arc jurassien suisse (importance des travailleurs frontaliers, présence d’écoles horlogères des deux côtés de la frontière, etc.). Différents labels de certification ont été élaborés afin de caractériser la spécialisation et l’attractivité de l’Arc jurassien suisse en matière de production horlogère. Plus récemment, la catégorie « patrimoine horloger » est apparue pour souligner cet ancrage historique et promouvoir différents territoires. Ces modes d’appropriation du patrimoine horloger mettent toutefois en scène une histoire presque exclusivement liée à la Suisse. Selon l’auteur, ils rendent « invisibles » les différentes formes de mobilité transnationale et la dimension transfrontalière qui ont structuré et organisent aujourd’hui encore les activités horlogères en Suisse.

Les villes de Komárom (Hongrie) et de Komárno (Slovaquie) ont été séparées par le traité de Trianon en 1920. Comme le montre SIKOS, après une séparation de près de sept décennies, les conditions sont à nouveau réunies pour envisager un développement coordonné et un rapprochement entre les deux villes. Parmi les formes de mobilité transfrontalière, les déplacements liés à la consommation (le tourisme d'achat) prennent de l'importance. La proximité de la frontière crée un environnement particulier dans le commerce de détail, au sein duquel se développent une concurrence horizontale (entre les commerces de niveau similaire) et une concurrence verticale (entre les petits commerces, les coopératives, les chaînes de distribution à forte intensité capitaliste venant d'Europe de l'Ouest, etc.). La très forte concurrence commerciale et la perméabilité des frontières permettent aux consommateurs de déployer des stratégies et des pratiques d'achat tenant compte du cours entre le forint et la couronne (puis l'euro), et des différentiels de prix et de salaires.

### **Gestion des flux transfrontaliers**

L'augmentation des flux traversant quotidiennement la frontière se heurte à des infrastructures de transports qui n'ont généralement pas été conçues dans une perspective transfrontalière. La gestion de la mobilité, notamment par les transports en commun, apparaît comme un enjeu important pour les collectivités territoriales concernées.

BEYER et REITEL ont étudié les réseaux de transports publics dans trois agglomérations transfrontalières (Sarrebriick, Strasbourg et Bâle) qui partagent de nombreuses caractéristiques (taille, flux de navetteurs, configuration des réseaux de transport, etc.). Pour ces auteurs, le renouveau de l'offre en transports publics se situe au croisement d'une double influence : le regain d'intérêt pour les alternatives à la voiture individuelle et l'ouverture des frontières en Europe. L'offre de transports collectifs peut être considérée comme un indicateur du degré d'intégration formelle des agglomérations transfrontalières. Elle peut également être utilisée pour structurer les régions transfrontalières (recherche de taille critique, ambition métropolitaine, etc.). Les auteurs montrent par une typologie la grande diversité des arrangements entre collectivités territoriales pour garantir une offre transfrontalière, et ils en identifient les principaux obstacles (complexité juridique, répartition différenciée des compétences, répartition des recettes et des charges financières, etc.).

En prenant le cas de la Regio Insubrica (Italie/Suisse), VIGANI analyse l'évolution des fonctions de la frontière et ses impacts. Dans une première phase, la frontière a joué un rôle de barrière avec la consolidation des États-nations et créé une distorsion dans un espace économique auparavant commun. La frontière est ensuite devenue un filtre permettant le passage de certains flux et la constitution d'une économie de frontière basée sur des « rentes différentielles » dues à la jonction de deux systèmes politico-économiques (implantation d'industries helvétiques recherchant une main-d'œuvre bon marché par exemple). Finalement, la frontière est devenue une zone de contact avec l'émergence d'une économie transfrontalière. L'augmentation de ces flux n'est pas captée par les transports publics et provoque de nombreuses congestions. Assurer la compétitivité de la région passe selon l'auteur par la constitution d'une métropole polycentrique irriguée par les transports publics. Ce projet est toutefois rendu difficile par le décalage entre les niveaux institutionnels compétents et le manque de moyens à disposition.

## Mobilité résidentielle transfrontalière

La grande perméabilité de certaines frontières et l'existence de différentiels notamment sur le marché immobilier incitent des ménages à élire domicile d'un côté ou de l'autre de la frontière. Comme tout phénomène migratoire, la mobilité résidentielle transfrontalière est un processus sélectif dans le sens où elle concerne des groupes de population spécifiques.

COSTA et EGGERICKX montrent que l'ouverture des frontières et la construction européenne n'ont pas eu un impact uniforme sur les différents espaces frontaliers belges. Ces derniers ont en effet connu des évolutions de la population très diversifiées au cours des dernières décennies. Globalement, les zones frontalières de l'est (avec le Luxembourg, les Pays-Bas et l'Allemagne) sont très dynamiques, alors que celles de l'ouest (avec la France) sont relativement inertes sur le plan démographique. Les premières se caractérisent par une forte attractivité migratoire et par une augmentation du nombre de travailleurs frontaliers. Cette croissance démographique soutenue exerce une pression sur la disponibilité et le coût des logements et des terrains à bâtir. Ceci pourrait indiquer qu'un processus de ségrégation sociale et spatiale est à l'œuvre, obligeant certaines catégories de population à s'installer plus loin des frontières nationales.

La contribution de CARPENTIER, GENGLER et GERBER complète cette analyse en dressant un état des lieux de la mobilité résidentielle transfrontalière dans le cas de la Grande Région et plus précisément entre le Luxembourg et les pays limitrophes (Allemagne, Belgique et France). Cette forme de mobilité est en croissance et s'explique par des logiques socio-familiales (les migrants ont pour la plupart entre 20 et 40 ans), socio-économiques (surreprésentation des personnes à bas salaire même s'il existe une part non négligeable de hauts revenus) et socio-culturelles (plus de la moitié des migrants « retournent » en fait dans leur pays d'origine). Les motivations résidentielles les plus fréquemment citées ont trait au prix du logement (85 %), au différentiel de coût de la vie (55 %) et à l'envie de devenir propriétaire (54 %). La majorité des ménages améliorent ainsi leurs conditions d'habitat en migrant. Des retours au Luxembourg sont également observés : ils sont le plus souvent liés à un changement dans la situation familiale (une séparation par exemple).

RÉRAT, MOINE, GERTSCH et SIGNORET dévoilent l'existence d'un système migratoire complexe dans l'Arc jurassien franco-suisse avec des flux migratoires traversant la frontière dans les deux sens. Quitter la Suisse pour la France voisine concerne des couples avec enfants où généralement l'un des partenaires au moins possède un passeport français voire européen. Les familles interrogées sont passées du statut de locataire d'un appartement à celui de propriétaire d'une maison individuelle en profitant de l'accession facilitée à la propriété en France (niveau des prix, apport personnel exigé, etc.). À l'inverse, les personnes en provenance de France et s'établissant en Suisse ont en majorité moins de 40 ans, vivent dans des ménages sans enfant, sont au bénéfice d'une formation universitaire. Les motivations principales des migrants originaires de la région limitrophe renvoient à des facteurs personnels (formation/dissolution d'un couple, etc.) et à la réduction des trajets domicile-travail. Pour les migrants du reste de la France, les raisons professionnelles ou liées aux études dominent.



ERÖSS, FILEP, TÁTRAI, VÁRADI et WASTL-WALTER se sont penchés quant à eux sur les migrations d'étudiants entre la Serbie et la Hongrie (région de la Voïvodine). Cette frontière a été tracée au sortir de la Première Guerre mondiale, créant ainsi du côté serbe une importante minorité hongroise. De jeunes adultes appartenant à cette dernière traversent la frontière afin de poursuivre leurs études. Leurs motivations ont tout d'abord trait à l'offre de formation et à des critères économiques. Il existe en effet peu de filières dispensées en hongrois en Serbie. En Hongrie, l'éventail d'offres de formation est non seulement plus large mais leur réputation meilleure. De même, les perspectives de carrière renforcent l'attractivité de la Hongrie et ceci de manière d'autant plus intense depuis son adhésion à l'Union européenne. Des facteurs personnels et familiaux jouent également un rôle important. Ces choix migratoires font écho aux stratégies adoptées par les différents gouvernements de Hongrie afin de favoriser la formation et le maintien des communautés hongroises vivant hors des frontières du pays. Malgré ces intentions politiques, l'attrait de la Hongrie ne s'exerce pas uniquement pendant la durée des études mais se prolonge le plus souvent au-delà par une installation définitive.

### **Renforcement ou création d'une frontière**

Les contributions précédentes concernent essentiellement des pratiques spatiales transfrontalières à l'œuvre dans un contexte de porosité croissante des frontières. À l'inverse, deux exemples, l'un tiré de la colonisation et l'autre des frontières externes de l'Union européenne, montrent les conséquences de l'instauration ou du renforcement d'une frontière dans son rôle d'instrument de contrôle et de régulation des mobilités.

TSIGBÉ démontre que le territoire togolais tel qu'il se présente aujourd'hui est le résultat de négociations entre les puissances coloniales (Allemagne puis France et Grande-Bretagne). Ces dernières ont érigé des frontières et des postes de douane afin de protéger et contrôler l'espace conquis. Certaines ethnies ont ainsi été partagées de part et d'autre de la frontière. Face à cette situation, les populations ne se sont pas, selon l'auteur, comportées en victimes résignées. Elles ont réussi à s'approprier progressivement les frontières et à les adapter à leurs pratiques de mobilité de longue distance (migrations saisonnières ou définitives vers certains pays limitrophes pour échapper au recrutement forcé, pour obtenir des rémunérations plus élevées, etc.) ou de proximité (culture de terres situées de l'autre côté de la frontière, contacts avec les membres de la famille, etc.). Les pouvoirs coloniaux successifs ont vainement tenté d'empêcher ces « transgressions » permanentes de la frontière par différents moyens (taxe à l'émigration, impôt sur les récoltes traversant la frontière, etc.).

L'étude de BYRSKA-SZKLARCZYK porte sur les « Fourmis », ces petits contrebandiers traversant quotidiennement la frontière entre la Pologne et l'Ukraine, et gagnant leur vie grâce au trafic de cigarettes. L'évolution du rôle de la frontière a finalement mis un terme à cette activité : l'adhésion de la Pologne à l'espace Schengen a tout d'abord empêché le travail des Fourmis ukrainiennes (un visa est dorénavant exigé) alors que de nouvelles réglementations douanières (sur le nombre de cigarettes pouvant être transportées pour la « consommation personnelle ») ont rendu ce trafic non rentable. Des milliers de personnes ont d'un jour à l'autre perdu leur principale source de revenu. Par une démarche ethnographique et avec l'aide de métaphores, l'auteure analyse la frontière dans le vécu et le discours des Fourmis. La frontière apparaît comme un endroit oppressif où les Fourmis deviennent des « corps dociles » assujettis aux

« techniques de discipline ». Il n'en demeure pas moins qu'elles ont développé au fil des années certaines formes de résistance face au pouvoir.

Dans l'ensemble, ce numéro de *Géo-Regards* présente et analyse des pratiques, souvent créatives et originales, adoptées par des acteurs pour utiliser les frontières et en tirer parti, et ceci dans une vaste palette de contextes territoriaux. Les contributions rassemblées ici mettent en lumière également les possibilités et opportunités créées par les différences entre États – en termes de structure économique et de cadre législatif – pour le développement des régions transfrontalières.

**PATRICK RÉRAT,**  
Université de Neuchâtel  
**patrick.rerat@unine.ch**

**DORIS WASTL-WALTER,**  
Université de Berne  
**doris.wastl-walter@giub.unibe.ch**

## **BIBLIOGRAPHIE**

- EHLERS NICOLE, BOEKEMA FRANS and BUURSINK JAN (eds.), 2001 : « Binational Cities » (special issue), *GeoJournal*, 54 (1).
- FAIST THOMAS, 2000 : *The Volume and Dynamics of International Migration and Transnational Social Spaces*, Oxford : Oxford University Press.
- GROUPE FRONTIÈRE, 2004 : *La frontière, un objet spatial en mutation*, Espacestemps.net, Textuel, 29.10.2004 (<http://www.espacestemps.net/document842.html>).
- KRAMSCH OLIVIER and HOOPER BARBARA (eds.), 2004 : *Cross-Border Governance in the European Union*, London : Routledge.
- MEINHOF ULRIKE (ed.), 2002 : *Living (with) borders: identity discourses on East-West borders in Europe*, Aldershot : Ashgate.
- NEWMAN DAVID, 2006 : « The lines that continue to separate us: borders in our 'borderless' world », *Progress in Human Geography*, 30 (2), 143-161.
- PAASI ANSSI and PROKKOLA EEVA-KAISA, 2008 : « Territorial dynamics, cross-border work and everyday life in the Finnish-Swedish border area », *Space & Polity*, 12 (1), 13-29.
- PAVLAKOVICH-KOCHI VERA, MOREHOUSE BARBARA and WASTL-WALTER DORIS (eds.), 2004 : *Challenged borderlands: transcending political and cultural boundaries*, Aldershot : Ashgate.
- PERKMANN MARKUS and SUM NGAI-LING (eds.), 2002 : *Globalization, Regionalization and Cross-Border Regions*, Basingstoke : Palgrave Macmillan.
- RAFFESTIN CLAUDE, 1992 : « Autour de la fonction sociale de la frontière », *Espaces et Sociétés*, 70/71, 157-164.
- RAFFESTIN CLAUDE, 1980 : *Pour une géographie du pouvoir*, Paris : Litec.
- RAFFESTIN CLAUDE et GUICHONNET PAUL, 1974 : *Géographie des frontières*. Paris : Presses universitaires de France.
- SCOTT JAMES W. (ed.), 2006 : *EU Enlargement, Region Building and Shifting Borders of Inclusion and Exclusion*, Aldershot : Ashgate.
- VAN HOUTUM HENK, KRAMSCH OLIVIER and ZIERHOFFER WOLFGANG (eds.), 2005 : *Bordering space*, Aldershot : Ashgate.

WASTL-WALTER DORIS (ed.), 2011 : *The Ashgate Research Companion to Border Studies*. Farnham : Ashgate.

WERLEN BENNO, 1995 : *Sozialgeographie alltäglicher Regionalisierungen. Band 1: Zur Ontologie von Gesellschaft und Raum*. Stuttgart : Franz Steiner Verlag.

# LA FRONTIÈRE DE LA VIOLENCE. LES « FOURMIS » DU POSTE FRONTIÈRE DE MEDYKA COMME SOCIÉTÉ EXPÉRIMENTANT LA FRONTIÈRE

MARTA BYRSKA-SZKLARCZYK, Université de Varsovie, [mbyrska@wp.pl](mailto:mbyrska@wp.pl)

## RÉSUMÉ

*Dans cet article, j'étudie la frontière dans la perspective des Fourmis, surnom donné à de petits contrebandiers de cigarettes qui gagnent leur vie à la frontière entre la Pologne et l'Ukraine. L'étude ethnographique recouvre deux périodes charnières pour la communauté locale : mai 2008, soit juste après l'adhésion de la Pologne à l'espace Schengen et décembre 2008 après l'introduction de règlements douaniers plus stricts. La frontière est analysée à travers différentes métaphores, telle qu'elle est vécue par les Fourmis quotidiennement tant dans leur corps que dans leur langage. Le papier appréhende par conséquent la frontière en tant que discours et dans son sens physique (un lieu de violence quotidienne). Avec des concepts tels que la violence symbolique, le pouvoir discursif et les armes des faibles, je montre que la frontière est un construit complexe de nature à la fois symbolique et matérielle.*

**Mots-clefs :** *frontière, frontière ukraino-polonaise, contrebande, tourisme d'achat, espace Schengen, métaphore, discours, violence symbolique, armes des faibles.*

## INTRODUCTION

Dans cet article est présentée une société qui subit quotidiennement différents types de violence. J'analyse le matériel recueilli lors de mon enquête de terrain à l'aide d'une approche théorique de la violence et des catégories suivantes : l'autorité disciplinaire, la violence symbolique, l'arme des faibles (*weapon of the weak*) et le *hidden transcript*.

Mon travail de terrain est consacré aux Fourmis<sup>1</sup> du poste frontière pour piétons de Medyka. Il s'agit des habitants des environs de Przemyśl (ville éloignée de 12 km de la frontière) qui gagnent leur vie grâce au trafic de cigarettes d'Ukraine vers la Pologne. En Pologne, la vente de ces cigarettes bon marché, souvent contrefaites, est très lucrative. Medyka – Szeginie<sup>2</sup> constitue un poste frontière non seulement entre la Pologne et l'Ukraine, mais aussi, depuis l'entrée de la Pologne dans l'Union en 2004, entre l'Union européenne et le « reste du monde ». Chaque jour, 6000 à 12000 personnes, dont une majorité de Fourmis, franchissent ce poste (DELMANOWICZ, 2008, 2008a). Après 1989, grâce à l'ouverture des frontières et à la suite de la faillite de plusieurs sociétés nationales employant des habitants de ces régions frontalières pauvres de Pologne, la frontière nationale est devenue leur unique lieu de travail. L'expression « Fourmi » désigne ce nombre important de petits contrebandiers qui franchissent la frontière quotidiennement ; l'expression reflète également leur mobilité, leur capacité à coopérer, l'imperceptibilité de leur pratique. De plus, ce terme souligne que si le travail d'un individu a peu de signification, la coopération peut, quant à elle, donner d'excellents résultats. C'est le travail de fourmis. Les Fourmis gagnent de l'argent en profitant d'une lacune juridique : en Pologne, le droit douanier permet d'emporter au pays une cartouche de cigarettes pour son propre usage. Les personnes qui « portent la norme » – selon l'expression courante qui signifie un passage de la frontière avec une cartouche « légale » – ne violent pas la loi. Les Fourmis les plus mobiles sont capables de passer la frontière cinq fois par jour<sup>3</sup>. Évidemment, les Fourmis n'achètent pas les cigarettes pour leur propre usage, comme ils le déclarent à la douane, mais les vendent aux « Grossistes ». Les Grossistes forment le premier maillon de la chaîne d'une structure mafieuse organisant la contrebande des cigarettes ukrainiennes contrefaites vers l'Europe de l'Ouest, principalement en Allemagne. Les douaniers et les représentants des pouvoirs locaux et de la police sont conscients de ce trafic. Pourtant, vu la nuisance négligeable de cette pratique pour la société et le taux de chômage élevé dans la région, les autorités ferment les yeux. De nombreuses Fourmis portent plus que « la norme » et organisent une petite contrebande du tabac selon différentes stratégies.

Le groupe des Fourmis n'est pas homogène. Il se compose d'habitants de la campagne et des villes, de chômeurs et de personnes touchant de très bas salaires. La majorité des Fourmis sont des femmes d'âge moyen. Pendant les week-ends, des élèves et étudiants<sup>4</sup> les rejoignent. Il y a donc, d'une part, des personnes qui travaillent quotidiennement à la frontière – les Vieilles Fourmis –, et pour qui ce travail phy-

---

<sup>1</sup> Cette expression existe aussi bien dans le langage courant et dans le discours journalistique ou politique qu'au sein du groupe de petits contrebandiers. Dans la partie suivante, je montre les différents sens de ce terme, que j'utilise comme un endo-ethnonyme, les Fourmis utilisant elles-mêmes cette notion quand elles parlent d'elles-mêmes.

<sup>2</sup> Szeginie – ukr. *Шегині*, oblast de Lviv, Ukraine.

<sup>3</sup> Le nombre possible d'allers-retours par la frontière dépend de la saison, du jour de la semaine, de l'heure et même de la stratégie mise en place pour passer la frontière. Bien que la loi ne limite pas le nombre par jour, à Medyka, il y a une tradition selon laquelle le douanier décide si une Fourmi peut passer encore une fois ou non. Les problèmes apparaissent généralement après deux passages. C'est la raison pour laquelle les Fourmis franchissent la frontière quand les équipes de douaniers changent (par exemple entre l'équipe de nuit et celle de jour).

<sup>4</sup> Il est interdit de passer seul la frontière avant 18 ans.

siquement difficile constitue l'unique moyen de subvenir aux besoins de leur famille. D'autre part, il y a les Matois, des groupes de jeunes hommes, pour qui la frontière constitue un moyen facile de faire de l'argent et une distraction.

J'ai réalisé mon travail de terrain au poste frontière Medyka – Szeginie<sup>5</sup> au printemps et en hiver 2008, soit à des moments déterminants pour la société locale. Lors de mon premier terrain en mai 2008, les Ukrainiens avaient déjà disparu de Medyka en raison de la procédure d'obtention du nouveau « visa Schengen », procédure très chère et compliquée. À la frontière, les seules qui « travaillaient » encore étaient les Fourmis polonaises. Cela a duré jusqu'en décembre 2008, lorsque le nouveau droit de douane est entré en vigueur à la suite de l'adhésion de la Pologne à l'espace Schengen. De nouvelles lois interdisent, depuis, d'emporter plus de deux paquets de cigarettes (alors qu'avant une cartouche était autorisée), si bien que le travail des Fourmis n'est désormais plus rentable. Les Fourmis ont réagi à la nouvelle loi en organisant un blocage du poste frontière routier. Après l'intervention de la police, elles ont entrepris « une manifestation pacifique » en restant toute la journée devant la porte du poste pour piétons, où je les ai rejointes lors de mon deuxième terrain.

## MÉTHODOLOGIE

Avant de commencer mes recherches au poste à Medyka, je m'y étais rendue plusieurs fois en tant que touriste voyageant en Ukraine, passant la frontière à pied, à vélo ou en autocar. À ce moment-là, j'ai observé la situation bouleversante de centaines de personnes (pour la plupart des femmes âgées) qui passaient la nuit dans la foule à la frontière afin de gagner une dizaine de *zlotys* en transportant des cigarettes bon marché. De plus, j'ai ressenti personnellement la douleur physique et l'humiliation de « l'entonnoir », corridor étroit entouré de barrières d'acier où l'on attend le contrôle douanier polonais. Cette expérience m'a incitée à choisir ce sujet pour mes recherches anthropologiques.

En mai 2008, pendant mon premier terrain, je n'ai pas pu m'engager pleinement dans les pratiques de contrebande, car j'étais enceinte. Au début, je pensais que mon état serait un obstacle à mes recherches ethnographiques, n'étant pas en mesure de partager entièrement l'expérience des Fourmis. Mais finalement, ma grossesse a permis de surmonter les barrières culturelles. Au début, les Fourmis se méfiaient de moi, car j'étais perçue comme une « privilégiée » (jeune étudiante de la capitale) s'intéressant à « eux », gens un peu hors-la-loi, économiquement marginalisés, habitants des régions les plus pauvres de Pologne. Cependant, cette réserve envers moi a disparu du fait de ma souffrance physique que je ne parvenais pas toujours à cacher. La grande majorité des Fourmis est composée de femmes d'âge moyen et la plupart d'entre elles ont vécu une grossesse. Le fait d'attendre un enfant constituait un prétexte pour amorcer la conversation. Les Fourmis ont commencé à me faire confiance

---

<sup>5</sup> Ces recherches étaient financées dans le cadre de la subvention de recherche du ministère de la Science et de l'Éducation supérieure « Ukraine : mémoire, identité, subjectivité » (1 H01H 011). Le projet s'est terminé par la publication sous la direction de Magdalena Zowczak de l'ouvrage « À la frontière de la "nouvelle Europe" ». Voisinage polono-ukrainien » (ZOWCZAK, 2010). Dans ce livre se trouve un article dont le présent texte constitue une analyse plus détaillée (BYRSKA- SZKLARCZYK, 2010).

ou à s'occuper de moi. De par leur respect pour la maternité, mes interlocutrices ont commencé à me voir comme plus proche, plus humaine, « moins de Varsovie ».

Ma grossesse avancée a provoqué quelque chose d'autre encore... Dès le premier jour, les Fourmis m'incitaient à passer en contrebande « à la grossesse ». Il s'agit de l'une des stratégies fréquentes pour passer plus vite le point de contrôle. Elle permet de « passer à côté », d'éviter une longue queue et d'être contrôlé moins rigoureusement par les douaniers. Les femmes enceintes de Przemyśl et des villages voisins profitent volontiers de ce privilège, ainsi que les handicapés physiques et mentaux. Les personnes perçues comme souffrantes, défavorisées par le sort ou exclues, occupent ainsi une position favorable. Elles sont des Fourmis « en pleine forme » (à la frontière, celui est en pleine forme est celui qui porte beaucoup et vite, qui est débrouillard et qui se montre plus malin que les douaniers qui sont détestés). L'invalidité ou la grossesse deviennent une sorte de jeu. La corporalité et « l'infirmité » sont utilisées et réinterprétées d'une manière créative. Ces rôles sont souvent conventionnels. En réalité, personne ne sait qui est « normal » ou non, qui fait semblant d'être malade ou fou afin de mieux tirer parti de la frontière. Quel rapport y a-t-il entre ces observations et la condition de l'anthropologue « observateur et participant » ? L'élément que je trouve le plus important dans cette situation est mon initiation spécifique qui, dès le premier jour, m'a donné accès aux pratiques et aux perceptions locales. Les Fourmis ont « compris » ma grossesse d'après le système local de sens où une femme enceinte bénéficie de davantage de possibilités de contrebande. Malgré ma peur initiale, j'ai réussi à « être en terrain », à partager et négocier personnellement des pratiques locales et « *des événements importants* », comme le décrit Hastrup (1997 et 2008).

Mon deuxième séjour, en décembre 2008, était quelque peu différent. Lorsque j'ai appris que le droit de douane avait été modifié et que les Fourmis avaient organisé une manifestation, je me suis rendue à la frontière. Cette fois, j'ai rencontré plus de problèmes à vaincre la méfiance des Fourmis. Au début, d'après les Fourmis qui scandaient des slogans de lutte contre les briseurs de grève, les politiciens, les douaniers, les fonctionnaires et les policiers, j'étais considérée comme « une émissaire de l'ennemi », un « agent secret », une « fausse » douanière ou une journaliste voulant exploiter leur malheur. Avant de gagner leur confiance, les Fourmis ont contrôlé mes papiers plusieurs fois et j'ai dû leur présenter différents certificats de l'Université et les convaincre que je ne voulais qu'entendre leurs opinions à propos de la vie à la frontière. Enfin, j'ai gagné la confiance du groupe quand j'ai réussi à parler et à convaincre des femmes leaders locales, les « Vieilles Fourmis ». J'ai ainsi pu passer les jours suivants avec les Fourmis. Les jours et les nuits, nous restions à la frontière, souvent sous la pluie froide de décembre. J'écoutais leurs histoires, leurs plaintes et leurs insultes contre le monde entier. Nous buvions du thé d'un pot commun en mangeant le saucisson le moins cher d'un supermarché frontalier. Nous chantonions autour de feux allumés dans des bidons de fer. Au cours de ce séjour, je participais aussi aux rencontres des Fourmis avec des politiciens locaux. Ces rencontres avaient pour but de trouver une solution à la situation tragique des Fourmis, car d'un jour à l'autre, avec la modification du droit de douane, quelques milliers de personnes avaient perdu leur unique source de revenus. Lors de ces rencontres, j'ai eu l'occasion d'observer deux discours complètement différents, car les deux côtés décrivaient et percevaient la frontière de manière spécifique.

Le concept de métaphore est au cœur de mon travail. Quand je parlais avec les Fourmis ou que j'écoutais attentivement leurs discussions, je me suis rendu compte que les Fourmis racontent leur vie à la frontière et les événements quotidiens non pas « directement », mais de manière métaphorique. Dans leur discours, elles se réfèrent à d'autres champs et à d'autres catégories de sens. En comparant la frontière à une prison ou à un camp de concentration, elles se placent dans un système de sens facile à comprendre par elles (et par moi) et dans un système plus vaste que local. Malgré sa présence, l'anthropologue n'est pas capable de devenir un des enquêtés, elle ne va pas partager les silences, le sens commun (*common sense*) et le savoir compris « par elle-même ». C'est pourquoi la métaphore constitue un moyen très utile dans la traduction ethnographique de la réalité. Elle permet à l'anthropologue de trouver une vision locale du monde, de la comprendre et de la présenter dans un discours scientifique (HASTRUP, 2008, 33).

Dans cet article, je recours à la métaphore pour deux raisons. D'un côté, il s'agit d'une méthode afin de mettre de l'ordre dans le raisonnement, d'un outil anthropologique de textualisation. De l'autre, c'est un moyen de donner la parole aux Fourmis, de réaliser le postulat du dialogisme ou de la polyphonie dans l'ethnographie (CLIFFORD, 2000, 53-63).

## LA FRONTIÈRE COMME LIEU D'AFFRONTMENT DES DISCOURS

En décembre 2008, j'ai eu l'occasion de participer aux rencontres des Fourmis avec des politiciens et des journalistes, pendant lesquelles deux visions différentes de la frontière sont entrées en confrontation. Pour les analyser, je me suis basée sur la conception dialectique du discours élaborée par Ricoeur. Il constate que « *tout discours arrive comme un événement, mais il dure comme un sens* » (RICOEUR, 1989 : 79). La nature dialectique du discours est fondée sur le caractère passager de « son événement » – sur un moment concret où une phrase est énoncée (« une actualisation du discours »). De plus, elle est basée sur la stabilité des sens « transmis » par le discours. En présentant les différences entre le discours des Fourmis et le discours géopolitique au sujet de la frontière, je vais essayer de décrire et retrouver les sens que les deux discours transmettent.

La rencontre des Fourmis avec les politiciens avait pour but de remédier à la situation tragique dans laquelle, d'un jour à l'autre, suite à la modification du droit de douane, des milliers de gens ont perdu leur unique source de revenus. Toutefois, les politiciens et les Fourmis ne sont arrivés ni à un accord, ni à un dialogue capable d'opérer comme un échange égal, prenant en considération les différentes compétences linguistiques et expériences des interlocuteurs. Une communication efficace était impossible, car la notion fondamentale pour la discussion, la notion de « frontière », était définie de manière totalement différente par les deux groupes. Afin de comprendre l'idée de la frontière dans le discours local et dans le discours « géopolitique », il convient tout d'abord d'analyser comment ces deux discours ont été « actualisés » pendant les rencontres des Fourmis avec les politiciens. Ensuite, il est nécessaire d'étudier les conditions dans lesquelles ces deux discours naissent, les formes qu'ils prennent et le sens qu'ils transmettent.



Les politiciens ont bien précisé le but de leur rencontre avec les Fourmis : « *Nous sommes venus afin de résoudre le problème et non pour discuter* ». Ils utilisaient souvent des figures rhétoriques pour avoir l'air d'être « amis du peuple » (par exemple « *moi, je vous comprends très bien* », « *moi, j'ai grandi ici, donc je comprends de quoi il s'agit* », etc.), mais en même temps, ils soulignaient l'importance de l'autorité et du pouvoir qu'ils représentaient. Un député – le plus important politicien venu – expliquait aux Fourmis avec indulgence le caractère « complexe » des procédures gouvernementales, douanières et internationales liées au nouveau droit. De plus, d'une manière très simpliste, il « expliquait » le fonctionnement du pays comme suit : « *Il est bien difficile de modifier les règlements et les décrets d'un jour à l'autre* », « *Vous devez comprendre que le gouvernement, ce n'est pas la même chose que le parlement* » ou « *D'après une procédure parlementaire, une loi ne peut pas être acceptée sans l'accord du gouvernement* ». Ces paroles présentent une vision concrète de la réalité où il y a les personnes dirigeantes et celles qui sont dirigées. Ce n'est pas un sujet précis qui dirige, mais une convention linguistique supérieure, un « discours » dominant dans le sens défini par Foucault. Le discours est déshumanisé, dépourvu de dimensions individuelles et d'une base subjective (voir FOUCAULT, 1977). Les politiciens se distançaient plusieurs fois d'avis exprimés en soulignant qu'ils ne faisaient que transmettre l'opinion des autorités, mais que personnellement ils plaignaient les Fourmis. En réalité, le député présent avait été membre de la commission qui avait préparé la loi contestée. Quand j'évoque le discours géopolitique de la frontière qui « parle » par les politiciens, je fais référence à un langage de bureaucratie, de procédures, de chiffres, de rapports et de statistiques. C'est un langage utilisé pour ratifier des traités nationaux et internationaux comme la modification du droit de douane, l'adhésion de la Pologne à l'espace Schengen ou l'accord sur le petit trafic frontalier. Le discours géopolitique et bureaucratique de la frontière naît et s'actualise – d'après Ricoeur, il « arrive » dans des espaces (tels que bâtiments du parlement et du gouvernement, tribunaux, organes de l'État, bureaux, universités, salles d'audience, etc.) où les décisions politiques sont prises, où les actes juridiques sont créés, où ils entrent en vigueur, sont proclamés ou enseignés.

Dans ce discours, la frontière est traitée comme un objet. Elle constitue un objet de la loi, elle est totalement passive, dépendante des autorités et des règlements votés, elle est tracée. Les références à la frontière dans des discours ne renvoient pas à une expérience personnelle de l'orateur (RICOEUR, 1989, 91).

Lors de la rencontre des Fourmis avec les politiciens, les positions inégales dans la prise de parole m'ont surprise. Les énoncés de politiciens comportaient une violence cachée. Comme Bourdieu l'a écrit (1979, 1997, 1998), la violence symbolique est l'une des formes les plus efficaces pour diriger les classes soumises. Les personnes qui possèdent le plus de capital symbolique présentent, d'une manière souvent inconsciente, leur vision du monde comme l'ordre naturel des choses. La vision des politiciens de la frontière avait force de loi et s'est imposée comme « évidente ».

Lors de la rencontre avec les politiciens, les Fourmis ont recouru à des formes d'expression telles que lamentations, plaintes, cris ou pleurs ; elles ont raconté leurs histoires dramatiques (pas toujours en lien avec le sujet de la réunion), ont proposé des solutions « pas sérieuses » d'après la loi. Elles ont ainsi automatiquement pris la position de personnes dominées et dont la voix est moins importante. Ce sont des moyens

d'expression typiques du *hidden transcript* – soit le système de communication des couches sociales exclues, dépourvues de la possibilité de s'exprimer ouvertement. Par ailleurs, l'auteur du concept d'arme des faibles (*weapons of the weak*), Scott, distingue le *hidden transcript* et le *public transcript*, ce dernier recouvrant les idées et les manières de communication officielles, vues comme évidentes et typiques pour les couches privilégiées (SCOTT, 1992, 57-58).

Une situation qui a eu lieu juste au début de la rencontre a été une des manifestations les plus évidentes de *hidden transcript*. Avant l'entrée à l'hôtel, certaines Fourmis ont commencé à retirer leurs chaussures, ce qui a choqué des politiciens. À ce moment-là, je me suis rendu compte que pour les Fourmis, l'hôtel était un espace étranger et indéchiffrable. Elles devaient fortement ressentir le fait de n'être « pas chez soi » pendant les discussions à propos de leur avenir. Dès le début, les Fourmis ont été « exclues » de l'espace où le discours est créé et actualisé.

Le contexte du langage (« *l'événement du discours* » selon Ricoeur) dans lequel la vision locale de la frontière se définit existe dans les conversations quotidiennes, les formes rituelles d'expression, les plaintes, le bavardage et dans le chant. À la frontière, j'ai entendu plusieurs fois qu'afin de comprendre la frontière: « *il faut la voir de ses propres yeux* », « *il faut la franchir quelques fois* », « *il faut attendre dans l'entonnoir quelques heures* » ou même « *il faut être né ici* ». Pour comprendre comment les Fourmis voient la frontière, il faut devenir « praticien de la frontière », sentir ses odeurs, entendre ses bruits et connaître la douleur qu'elle cause. De plus, il faut le vivre dans la communauté, être l'une des milliers de Fourmis qui ressentent la même chose.

Pour les Fourmis, la frontière est une expérience complète. Autour de cette expérience quotidienne, corporelle et verbale, une culture caractéristique émerge: une langue locale, des rites, une perception de l'espace, du temps et du corps, des relations d'autorité et des transactions économiques. L'une des Fourmis a exprimé à quel point le langage du débat politique est inefficace face à la complexité des problèmes locaux:

« *En Pologne, tout est politique. Il faut simplement parler avec les députés pour qu'ils ne le traitent pas politiquement [...]. Tout est politique, mais nous, nous sommes des êtres humains.* » (Fourmi, homme)

Cette opinion s'oppose au monde dominé par la politique, discours qui annule des systèmes locaux de pensée et d'expression.

Dans le paragraphe suivant, grâce aux métaphores de la frontière les plus fréquentes, j'aborde le discours local et l'expérience non verbale de la frontière. La frontière qui vit et meurt est une roue, un mouvement et une usine, un marché, une prison, une maladie et un front. Je vais donner la parole aux gens à qui on l'a refusée, malgré le fait que leur vie quotidienne soit déterminée par la proximité de la frontière.

## VIE ET MORT DE LA FRONTIÈRE

La métaphore de vie et de mort de la frontière est une métaphore clé. Lors des protestations, les Fourmis l'utilisaient pour raconter la « fin » de l'histoire de leur frontière. Ce que politiciens et médias appellent « un meilleur contrôle des frontières », les personnes de la région le qualifient de « mort de la frontière ». D'après elles, une période de prospérité avait lieu avant décembre 2008 et elles s'en rappellent avec

nostalgie : « *Ici, c'était un vrai commerce, c'était très animé* » (Femme, quarante ans, au chômage, Fourmi). Elles disent que la frontière était un lieu très animé jour et nuit, un lieu de rencontres, le centre du monde local. Selon les Fourmis, la région fonctionnait uniquement grâce à leur travail. C'est grâce au trafic de cigarettes que le commerce fleurissait aux marchés frontaliers (pour elles, le mot « commerce » est souvent synonyme de vie, d'action, de circulation, de mouvement), que les bureaux de change avaient des clients (à la frontière, trois monnaies sont utilisées : le zloty, le dollar et le hryvnia) et que les bus circulaient entre Medyka et des villages éloignés. Afin de mieux comprendre le sens de la métaphore de vie et de mort de la frontière, je vais mieux caractériser « la vie de la frontière ».

Une Fourmi moyenne « fait trois tours » : trois allers et retours de l'Ukraine pour gagner de 15 à 60 zlotys (de 4 à 15 euros). La somme gagnée dépend du nombre de cartouches emportées. En Ukraine, la Fourmi achète des cigarettes en dollars. Elle passe le contrôle ukrainien, donne au douanier un dollar de pot-de-vin par cartouche puis commence à attendre le contrôle polonais dans un lieu nommé « l'entonnoir ». Après avoir été contrôlée – ou comme on dit « palpée », « peignée », « fouillée » –, la Fourmi « passe » la marchandise au Grossiste. À la frontière, on ne dit pas « vendre des cigarettes », mais « passer une cartouche ». De plus, on ne dit pas qu'on « achète des cigarettes », mais qu'on « les porte d'Ukraine ». Les gens évitent de prononcer le mot « cigarette », ils préfèrent utiliser des diminutifs comme « petite cartouche », « petit paquet ». Souvent, ils emploient aussi des diminutifs pour les marques de cigarettes comme par exemple « Malborki » (petits Marlboro), « LMki », « Chesterki », « Prymki »... De cette manière, la transaction endosse le caractère d'un troc, d'un échange sans monnaie. J'entendais souvent les gens comparer leur travail à « un échange d'un petit paquet » contre du pain, du gaz, de l'électricité ou des chaussures pour enfants. D'après moi, les structures linguistiques servent en premier lieu à masquer le caractère pas tout à fait légal du travail des Fourmis. Deuxièmement, les Fourmis ont rarement de l'argent à la main. Le sens de l'argent et « d'un petit paquet » est le même : tous les deux ne restent dans les mains que pour un instant avant d'être « échangés » contre quelque chose d'autre.

D'après certaines personnes, à la frontière polonaise de Medyka, plusieurs marchés et bars ne servent que de couverture pour le commerce clandestin de cigarettes. Selon elles, des entrepôts, où de la marchandise illicite est stockée, se trouvent en sous-sol. La partie de Medyka où le commerce des cigarettes a lieu, « près de la frontière », est dominée par des Grossistes agressifs. Ces jeunes hommes, souvent ivres, y exercent un vrai pouvoir. Ils intimident les Fourmis, leur extorquent des cigarettes à des prix très bas. « Près de la frontière », on rencontre aussi des « vendeurs de main ». Ce sont des Ukrainiens d'origine polonaise qui, contrairement à leurs concitoyens, n'ont pas besoin de visa pour franchir la frontière de Schengen. Des femmes, âgées pour la plupart, portent les marchandises à la main, d'où leur surnom. Elles transportent des cigarettes bon marché<sup>6</sup>, une bouteille de vodka, quelques bières ou des bonbons ukrainiens. Elles vendent leurs marchandises aux habitants des villages voisins qui commandent souvent à « leurs Fourmis » leurs cigarettes préférées ou de la vodka.

---

<sup>6</sup> Un paquet de L & M ou de Marlboro vendu par la Fourmi coûte 4 zlotys (environ 1 euro), soit le double du prix pratiqué en Ukraine.

Les vendeurs de main vendent aussi leurs produits à Przemyśl, près des gares, sur les marchés locaux ou sur des places.

Pendant mon premier terrain, après l'adhésion de la Pologne à Schengen, la frontière ne vivait plus d'une manière si variée et intense. J'entendais souvent dire « *la frontière meurt, le marché meurt, tout meurt* » et « *Schengen tue* ». Après une année, en décembre 2008, la frontière « a aussi fini » pour les Fourmis polonaises. Les Fourmis, qui protestaient contre la modification rigoureuse de la loi, employaient la métaphore de la mort de la frontière. Cette métaphore n'était pas exprimée seulement d'une manière verbale, mais aussi par des cérémonies funèbres. Chaque jour, un groupe de protestataires restait près du portail des terminaux. Ils y chantaient des chansons tristes, accrochaient un cordon noir et des fleurs séchées sur le portail. Comme une Fourmi m'a dit, ils le faisaient « *en signe de deuil* ». Les gens désespérés par la nouvelle situation prévoyaient les plus sombres scénarios pour la région : « *les prisons se rempliront, les gens commenceront à se suicider.* » (Femme, quarante ans, Fourmi). De par ces énoncés métaphoriques et ces rites pratiqués à la frontière, cette dernière se mue en être vivant. Elle dépend du rythme de la vie et de la mort comme les personnes habitant près d'elle. Elle pénètre leurs corps qui, sans elle, sont destinés à la mort.

## LA FRONTIÈRE COMME USINE, CERCLE ET MOUVEMENT

Pendant mes recherches, j'ai souvent entendu parler de la frontière comme étant la plus grande industrie en Voïvodie des Basses-Carpates, à l'extrême sud-est du pays. En majorité, les Fourmis sont des chômeurs qui ont été licenciés des usines de Przemyśl et de ses environs. Elles comparent la frontière à une usine efficace qui existe grâce au travail de quelques milliers de personnes. Cette « usine » assure une existence commode à chaque famille. À la frontière, comme en usine, il y a des normes (ici la quantité autorisée de cigarettes). Le travail se fait par relais. Les gens disent : « *aujourd'hui, je vais pour la nuit* » ce qui signifie qu'ils vont passer la frontière de nuit. Comme en usine, le travail à la frontière repose sur la coopération de différents groupes : les Fourmis, les Grossistes, les Vendeurs de main. C'est également un travail dur et peu rémunéré.

Les Fourmis décrivaient leur travail comme « de la marche ». Elles disaient : « *je marche déjà depuis deux ans* », « *je ne veux pas, mais je dois marcher pour gagner un peu d'argent* », « *ici, tout le monde marche* »... La frontière-usine est en mouvement permanent. Dans la perception locale, la frontière est un cercle ou un mouvement sur un cercle. C'est pourquoi la vision courante de la frontière, d'une ligne sur la carte, ne correspond pas à la réalité locale. Les gens ne disent pas « franchir la frontière », car ils « marchent sur la frontière » ou « retournent par la frontière ». « Faire un tour », c'est un aller-retour de Medyka à Szeginie. La frontière des Fourmis n'est pas la ligne qui sépare deux pays. Elle forme un cercle qui lie les points les plus importants du trafic : l'entrée en Ukraine, les magasins ukrainiens, la douane ukrainienne, l'entonnoir, la douane polonaise, le marché de Medyka, l'entrée en Ukraine et ainsi de suite. Contrairement à l'opinion générale, la frontière ne constitue pas la limite ou la fin du pays, c'est un centre, le centre du monde (*axis mundi*).

Le discours géopolitique qui a dominé la perception globale de la frontière la présente comme un tout : une ligne de démarcation d'une longueur bien définie qui sépare deux pays. Dans la perspective locale, la frontière vue de cette manière n'existe pas. Mes interlocuteurs trouvent que la frontière à Korczowa, poste frontière éloigné de 20 km au nord, est « une autre frontière ». Dans le discours local, la frontière n'a pas de caractère international. À cause des contrôles à la douane, il est plus difficile d'aller au magasin acheter des cigarettes, mais la frontière ne divise pas. Ici, tout le monde parle deux langues, en utilisant le vocabulaire spécifique du commerce transfrontalier de cigarettes.

La frontière des Fourmis et la frontière géopolitique existent dans deux différents horizons temporels. D'après la perception géopolitique, la frontière existe dans le temps historique qui est de caractère linéaire. Elle a subi la séquence chronologique des événements qui se sont déroulés dans cette partie du monde. La frontière tracée après la Deuxième Guerre mondiale sépare la République populaire de Pologne de l'URSS puis la Pologne de l'Ukraine. Actuellement, c'est la frontière de l'Union européenne. L'accès de la Pologne à Schengen constitue une étape suivante de l'histoire de la frontière, objet de différents changements, de discussions politiques et du droit international contrôlant la circulation des biens et des personnes.

Les Fourmis expliquent l'existence de la frontière à l'aide du langage et de la forme typique des mythes. Dans un mythe, le temps a une structure cyclique, renouvelable et fermée. Selon Hastrup (1997, 25), le mythe explique le présent en se référant au « temps du début » où la réalité se formait. L'adhésion de la Pologne à l'espace Schengen et l'introduction du nouveau droit de douane provoquent *de facto* une nouvelle fermeture hermétique de la frontière, l'apparition d'un nouveau « rideau de fer ». Aujourd'hui, la frontière n'est plus franchissable comme il y a des dizaines d'années. Les Fourmis comparent leur tragédie actuelle au renversement mythique de l'ordre établi, organisé par des décideurs étrangers.

Comme l'écrit Hastrup : « *Pour les gens qui se sont trouvés hors de l'histoire écrite par ceux qui la créent [définers], il n'y a que la chute, le retour au mythe. Dépourvus de la mémoire continue des périodes de leurs échecs, ils tombent dans les associations allégoriques entre « des temps anciens et le jour actuel »* (HASTRUP, 1997, 26). Il est nécessaire de comprendre la conception mythique du temps et de la mémoire pour trouver le sens de la protestation des Fourmis. Ces gens protestaient en restant immobiles, « en ne marchant pas ». Cette immobilité, qui n'était pas claire pour les journalistes et les politiciens, gagne de nouvelles significations dans le contexte de la frontière-mouvement et de la frontière-usine. Quand les Fourmis s'arrêtent, la plus importante entreprise de la région – le trafic des cigarettes grâce auquel toute la région survivait – suspend son activité.

## LA FRONTIÈRE COMME ARÈNE D'EXPRESSION

Au-delà des conséquences économiques, la crise de la frontière a eu un impact sur la vie quotidienne des Fourmis. Chaque jour, à la frontière, quelques milliers de personnes se rencontraient dans « l'entonnoir » où elles patientaient pour passer le contrôle douanier. Elles prenaient part à des discussions sans fin. Toutes les dix heures, les Fourmis s'informaient de « *qui est dans l'équipe* », c'est-à-dire des douaniers qui travaillaient à ce moment-là à la frontière polonaise. Transmise via

téléphone portable, l'information était immédiatement connue de tous. Les Fourmis connaissent les douaniers qui ferment les yeux sur un paquet de plus ou qui punissent sans pitié pour chaque cigarette supplémentaire. Voici « *les catégories de la parole* » (SAVILLE-TROIKE, 2003, 26-27) typiques du langage de la société que j'ai étudiée : les conversations « au marché » (par exemple au sujet des prix de cigarettes), les histoires d'aventures héroïques à la frontière, les histoires qui « glacent le sang » (à propos d'accidents tragiques, de meurtres et de viols), les potins (sur les douaniers, soldats ou Fourmis), les conseils sur les manières de duper les douaniers, les conversations personnelles (à propos de maladies, de sujets politiques), les blagues, les prières, les brouilles (soit un échange rituel d'informations afin d'éviter le silence). Dans l'entonnoir, les légendes locales sont répétées et reconstruites. Une mythologie complexe est créée au jour le jour. Les Fourmis, les douaniers, les soldats et les Grossistes y jouent des rôles primordiaux. Les conversations sont accompagnées de rires, de cris, de gros mots, de lamentations, de chants, de tabac, d'alcool et de grignotage de graines de tournesol (un casse-croûte très populaire dans cette région).

Comme l'écrit Møhl, « *talking about others is one of the main social activities* » (MØHL, 1997, 9). Quand les gens racontent des histoires ou se plaignent, ils se placent eux-mêmes et d'autres personnes dans le « *social landscape* », prouvant leur appartenance à la communauté locale. Vu dans cette perspective, je suis d'accord avec l'opinion de l'auteur de *Village Voices*: « *The distinction to be made between full-fledged stories and the mere charter is vague* » (MØHL, 1997, 31-32). Si une personne appartient à la *speech community*<sup>7</sup> locale, elle est capable de se retrouver dans la réalité du bavardage perpétuel (*palplabe unit*) (MØHL, 1997, 36).

### La frontière comme prison

Les métaphores de la frontière-prison et de la frontière-front militaire complètent la vision locale de la frontière avec des éléments liés au corps, à la souffrance, à la douleur et à l'humiliation.

La violence s'inscrit dans l'architecture de la frontière qui, selon mes interlocuteurs, est créée de façon à provoquer de la douleur. Ils décrivent l'entonnoir comme un endroit où les Fourmis sont quotidiennement entassées et coincées pendant des heures :

« *Du côté d'Ukraine, par exemple, il n'y a pas du tout de chiottes. En Pologne, oui, il y en a, mais ça ne marche pas toujours... Une humiliation. Ils le font exprès, ces barrières, pour créer une foule.* » (Homme d'environ soixante ans qui travaille sur le parking et comme Fourmi)

« *Mais c'est Auschwitz. C'est vraiment Auschwitz ici. [...] Vous savez, quand la foule pousse, il y a beaucoup de personnes qui rentrent avec les intestins écrasés.* » (Femme d'environ quarante ans, chômeuse, Fourmi)

« *L'entonnoir, ce sont des box, vous savez, comme pour les animaux.* » (Homme, environ quarante ans, chômeur, Fourmi)

---

<sup>7</sup> « *The essential criterion for "community" is that some significant dimension of experience be shared, and for "speech community" that the shared dimension be related to ways in which members of the group use, value, or interpret language* » (SAVILLE – TROIKE, 2003, 15).

Dans les discours des Fourmis, la frontière et sa première représentation – l’entonnoir – constituent un endroit oppressif. Dans cet espace de soumission, d’emprisonnement, les Fourmis sont réduites à des « corps dociles » (FOUCAULT, 1998, 133) que l’on peut assujettir aux « techniques de discipline » : les compter, les surveiller, les punir de la même façon que les prisonniers d’un camp de concentration ou le bétail.

Dans ce contexte, la notion de « Fourmi » se charge de nouvelles significations péjoratives. Les gens y sont comme de petits animaux insignifiants que l’on peut, selon une des interlocutrices, « écraser sous le pied ». Donnan et Wilson (2007, 179-181) écrivent dans leur ouvrage consacré au corps humain à la frontière que « *les traits attribués à certaines personnes qui passent la frontière ressemblent aux traits attribués à certains animaux* ». D’après les auteurs, cette classification, même au niveau uniquement verbal, encourage à insulter, malmenier et justifier des pratiques barbares à la frontière.

La frontière comme système de soumission et d’humiliation de l’Homme revêt encore un autre aspect. Elle se manifeste sous la forme d’une autodiscipline, telle que définie par Foucault, et d’un pouvoir intériorisé dans les corps humains. Les Polonais d’Ukraine qui vendent les « cigarettes de main » l’éprouvent particulièrement, car ils sont exclus deux fois. Premièrement, en Ukraine, dans la vie quotidienne, ils ont le sentiment d’être abandonnés par leur patrie d’origine. Deuxièmement, en Pologne, ils se sentent méprisés du fait qu’ils sont perçus comme étant des « Russes ». La pauvreté les pousse à participer au commerce illicite de cigarettes et de vodka. Plusieurs m’ont avoué se sentir humiliés par ce qu’ils devaient faire, en particulier par la vente de vodka qui, selon la majorité (des femmes âgées), est une occupation déshonorante. Les vendeurs de main sont les plus terrorisés. Chassés par les Grossistes et les propriétaires de bars, ils se sentent particulièrement étrangers et doivent se cacher. Privés de leur propre territoire, infâmes à leurs propres yeux, ils l’expriment d’une manière non verbale par des gestes automatiques et incontrôlés. Ils baissent les yeux, cachent la tête, se mettent en petits groupes, piétinent sur place, cachent mécaniquement leur marchandise sous leur manteau quand ils aperçoivent une voiture de police ou même un simple taxi. Ces mouvements instinctifs reflètent les mécanismes du pouvoir disciplinaire. Ce dernier a un tel impact sur l’individu qui tend à se contrôler de lui-même. Le pouvoir fonctionne automatiquement comme dans le *Panoptique*<sup>8</sup>. L’homme réduit au corps docile, convaincu d’une surveillance permanente, de sa visibilité, devient son propre gardien (FOUCAULT, 1998, 196).

### **La frontière comme front militaire**

La métaphore qui caractérise les relations de pouvoir à la frontière est celle du front militaire. Avant de comprendre le sens de cette métaphore, je n’avais aucun doute sur le partage clair du pouvoir à la frontière. Les Fourmis se trouvent sous l’autorité de l’administration frontalière et les douaniers sont les plus grands ennemis des Fourmis. Selon mes interlocuteurs, leur travail consiste à humilier, montrer leur domination

---

<sup>8</sup> Le panoptique est la figure créée par Bentham d’une prison idéale où tous les détenus sont sous surveillance permanente. Convaincus de leur visibilité, les prisonniers devaient commencer à contrôler leurs comportements. Selon Foucault (1998, 208), le panoptique est devenu la métaphore du pouvoir contemporain.

et leur mépris envers les Fourmis. Les mains constituent l'instrument du pouvoir douanier: le douanier « palpe » les Fourmis. L'agent dispose de tout un éventail de possibilités pour éliminer les Fourmis de la frontière. Il pratique une fouille humiliante, touche, vérifie, donne des instructions. Il peut méchamment mettre un tampon au verso de la page du passeport pour que la Fourmi doive changer plus vite de document. Il peut lui dire « Bonne nuit » ce qui veut dire qu'elle ne peut pas revenir à la frontière pendant le service donné. Il peut également lui donner « la chaussure », soit la renvoyer en Ukraine, ou, pour un plus grand délit, mettre « l'ourson » dans le passeport, ce qui signifie une interdiction de franchir la frontière durant une année. Quant au contrôle ukrainien, il est « cool », il suffit juste de lui donner des pots-de-vin. Par contre, d'après les Fourmis, les douaniers ukrainiens agissent comme des gardiens de prison et utilisent des techniques militaires d'humiliation. Le contrôle douanier, la fouille au corps, la rigueur militaire du gardien frontalier, tous ces aspects participent à une politique de contrainte réduisant les individus à une armée de corps dociles. Aucun douanier ni garde-frontière n'est sujet à ce type de pouvoir. Dans l'essai *Governmentality*, Foucault dit que le pouvoir moderne n'est plus exercé par un « souverain », mais par des procédures dont le sujet principal est la population disciplinée. Le pouvoir n'a pas pour objectif de protéger le territoire, mais de reconnaître et de contrôler la population (FOUCAULT, 2000, 184). À cause des nombreuses procédures juridiques et économiques, la Fourmi, représentante de la population créée par les procédures de passeport, douanières et pénales, perd sa subjectivité et tout son pouvoir (la population ne peut pas s'opposer à la procédure qui la crée).

Ma perception des relations de pouvoir a pourtant changé au moment où j'ai compris le sens de la métaphore de la frontière-front militaire. À la frontière, le pouvoir n'est pas exercé uniquement par un sujet, à savoir l'administration. Il s'agit davantage d'un « territoire de conflit » permanent entre les douaniers et les Fourmis. L'une des Fourmis l'a résumé en disant: « *Tant d'années après la guerre et c'est toujours le front* ».

Pendant plusieurs années de travail à la frontière, les Fourmis ont créé un système efficace de résistance au pouvoir. Les méthodes d'opposition utilisées pour lutter contre le droit douanier et les douaniers sont typiques de « l'arme des faibles (*weapons of the weak*) » et du *hidden transcript*, soit des types de résistance qui caractérisent les groupes exclus (SCOTT, 1992, 62-65; 1990, 198-200).

J'ai observé plusieurs de ces pratiques à la frontière. Les Fourmis demandent les rapports de fouille aux douaniers, dénoncent les abus à la direction des douanes, portent plainte au tribunal contre les douaniers, manifestent et bloquent le passage. J'ai même entendu parler de l'idée de fonder un syndicat des petits contrebandiers. Les formes populaires de la résistance illégale sont les suivantes: courir à travers la douane sans contrôle, faire des trous dans le grillage séparant la Pologne de l'Ukraine, donner des pots-de-vin, organiser la petite contrebande, participer à la calomnie, à la moquerie, au potin sur les douaniers, publier des informations insultantes sur les douaniers sur Internet, intimider et menacer, ainsi que ridiculiser la procédure douanière<sup>9</sup>.

---

<sup>9</sup> À la frontière, on se raconte souvent l'histoire de Głupi Kaziu (« bouseux abruti » local) qui a déclaré de la « merde » à dédouaner. L'humour de cette blague réside dans le double sens du mot « merde » qui dans le langage familier en Pologne, veut dire « rien ». Quand la douanière a demandé à Kaziu ce qu'il avait à dédouaner, il a dit la vérité. La fonctionnaire ne l'a pas cru, et a mis la main dans son sac...



Les Fourmis créent aussi des visions du monde « à l'envers » où elles contrôlent à leur tour les douaniers. Elles racontent des histoires sur « des héros populaires », des Fourmis qui ont ridiculisé ou dupé des douaniers.

L'arme des faibles (*weapon of the weak*) a souvent recours à une autre forme de résistance. Les Fourmis insultent et humilient les douaniers en leur donnant des surnoms injurieux. Le surnom stigmatisant constitue une sorte de peine. Dans la communauté locale, le douanier perd son nom et prénom, et gagne une nouvelle identité limitée. Les surnoms sont liés à l'apparence, à la manière de contrôler ou à l'ancienne profession, par exemple la Mineure, Berta, la Pépée, la Pétasse, l'Ébouriffée, Barbie, la Tzigane, la Surmaquillée, le Grand-père Gel, le Grand-père Barre, le Magasinier, le Groin, le Gai, l'Épée, le Poulet (il vendait des poulets), le Juriste (il a étudié le droit), le Contrebandier (il était Fourmi).

La citation suivante révèle le ton des conversations quotidiennes pendant lesquelles les Fourmis identifient qui est en service à un moment donné :

« F.1. : *Qui est au poste ?*

H. : *C'est la brune.*

F.1. : *La Surmaquillée ?*

H. : *Non, pas la Surmaquillée, la petite brune aux cheveux raides.*

F.1. : *La Pépée. J'ai vu la Pépée. La Blonde ?*

F.1. : *La Pépée ou la Pétasse ?*

H. : *Mais non, la Pétasse, je la connais ! Elle est brune, la Pépée est blonde !*

F.2. : *Ah, beh oui, c'est l'Élève !*

H. : *Oui, je pense que c'est l'Élève de l'Ébouriffée.*

F.1. : *Donc elle va le faire passer, il la connaît.<sup>10</sup> »*

La frontière, c'est le front, le lieu de l'épreuve quotidienne de force, tandis que Przemysl est présenté par mes interlocuteurs comme le territoire des Fourmis où les douaniers doivent se dissimuler. En dehors de la douane, dépourvus de la scène et des attributs de leur pouvoir, ils deviennent infirmes et vulnérables aux attaques des habitants.

## CONCLUSION

Les métaphores que j'ai choisies n'épuisent pas toute la complexité locale. Mes réflexions présentées ci-dessus sont fondées sur la conviction herméneutique que « *le monde ne peut pas être directement compris [comme un tout] ; on en tire des conclusions à la base de ses parties et ces parties doivent être conceptuellement et perceptiblement soustraites du flux de l'expérience* ». L'anthropologue a pour mission de déduire des éléments signifiants de la situation floue de la vie et de leur donner des repères dans le contexte. De cette manière, il y a « de nouveaux contextes de synecdoques où les parties se rapportent à des totalités et qui forment ce qu'on appelle la culture » (CLIFFORD, 2000, 47 ; RICOEUR, 1971). Les métaphores présentées ci-dessus constituent de telles parties.

<sup>10</sup> Deux femmes et un homme d'environ 40-50 ans, Fourmis.

## BIBLIOGRAPHIE

- BOURDIEU PIERRE, 1979 : *La distinction. Critique sociale du jugement*, Paris : Seuil.
- BOURDIEU PIERRE, 1997 : *Méditations pascaliennes*, Paris : Seuil.
- BOURDIEU PIERRE, 1998 : *La Domination masculine*, Paris : Seuil.
- BYRSKA-SZKLARCZYK MARTA, 2010 : « Granica jest po to, żeby chodzić – krajobraz kulturowy Mrówek z Medyki », in *Na pograniczu nowej Europy*, WarszawaPolsko – ukraińskie sąsiedztwo, réd. Magdalena Zowczak.
- CLIFFORD JAMES, 2000 : *Kłopoty z kulturą*, Warszawa.
- DELMANOWICZ DARIUSZ, 2008 : « Nowy terminal w Medyce », *Nowiny 24*, 5 avril 2008, <http://www.nowiny24.pl/apps/pbcs.dll/article?AID=/20080605/PRZEMYSL/873081911>
- DELMANOWICZ DARIUSZ, 2008a : « Mrówki grożą blokadą przejścia granicznego w Medyce », *Nowiny 24*, 26 novembre 2008, <http://www.nowiny24.pl/apps/pbcs.dll/article?AID=/20081126/PRZEMYSL/305011608>
- DONNAN HASTINGS and WILSON THOMAS M., 2007 : *Granica tożsamości, narodu, państwa, Kraków*, Version originale en anglais : *Borders, Frontiers of Identity, Nation and State*, Oxford 1999, 2001.
- FOUCAULT MICHEL, 1977 : *Archeologia wiedzy*, Warszawa.
- FOUCAULT MICHEL, 1998 : « Nadzorować i karać. Narodziny więzienia », Warszawa.
- Édition anglaise : *Discipline and Punish. The Birth of the Prison, NY 1995*.
- FOUCAULT MICHEL, 2000 : « Rządomyślność », in M. FOUCAULT, *Filozofia, historia, polityka, Warszawa, Wrocław*.
- Édition anglaise : FOUCAULT, M. (1991), « Governmentality, trans. Rosi Braidotti and revised by Colin Gordon », in GRAHAM BURCHELL, COLIN GORDON and PETER MILLER (éds), *The Foucault Effect : Studies in Governmentality*, 87-104, Chicago : University of Chicago Press, 1991.
- HASTRUP KIRSTEN, 1997 : « Przedstawienie przeszłości. Uwagi na temat mitu i historii », in *Polska Sztuka Ludowa – Konteksty*, vol. LI, n° 1-2, 22-27.
- HASTRUP KIRSTEN, 2008 : *Droga do antropologii. Między doświadczeniem a teorią*, Kraków. Titre de l'original : *A Passage to Anthropology : Between Experience and Theory*, Londres, 1995.
- MØHL PERLE, 1997 : *Village Voices. Coexistence and Communication In a Rural Community In Central France*, Copenhagen : Museum Tusculanum Press.
- RICOEUR PAUL, 1989 : *Język, tekst, interpretacja*, Warszawa.
- SAVILLE-TROIKE MURIEL, 2003 : *The Ethnography of Communication. An Introduction*, Oxford : Wiley-Blackwell.
- SCOTT JAMES C., 1985 : *Weapons of the Weak : Everyday Forms of Peasant Resistance*, New Haven : Yale University Press.
- SCOTT JAMES C., 1990 : *Domination and the Art of Resistance. Hidden Transcript*, New Heaven : Yale University Press.
- SCOTT JAMES C., 1992 : « Domination, Acting and Fantasy », in *The Paths to Domination, Resistance, and Terror*, NORDSTROM CAROLYN et MARTIN JOANN (éds), Los Angeles : University of California Press.
- ZOWCZAK MAGDALENA, 2010 : *Na pograniczu « nowej Europy »*. *Polsko – ukraińskie sąsiedztwo*, Warszawa.

### **THE BORDER OF VIOLENCE. “ANTS” FROM THE BORDER CROSSING IN MEDYKA AS A COMMUNITY EXPERIENCING THE BORDER**

*In this article, I am studying the border from the perspective of the so-called Ants, petty cigarette smugglers making their living on the Polish-Ukrainian border. The ethnographic research covers two breakthrough periods for the local community: after Poland joined the Schengen Area in May 2008 and after the introduction of strict new customs regulations in December 2008. The border is depicted through various metaphors as experienced by Ants in their bodies and their language on a daily basis. Therefore the paper addresses both the “discursive” border and the physical one, being a place of everyday violence. With the help of the concepts of symbolic violence, discursive power and weapons of the weak I show the border as a complicated construct of both symbolic and material nature.*

**Keywords:** border, Polish-Ukrainian border, smuggling, shopping tourism, Schengen Area, metaphor, discourse, symbolic violence, weapons of the weak.

### **DIE GRENZE DER GEWALT. DIE “AMEISEN” DES GRENZÜBERGANGS IN MEDYKA ALS EINE GEMEINSCHAFT, DIE DIE GRENZE ERLEBT**

*In diesem Artikel untersuche ich die Grenze aus der Perspektive der sogenannten Ameisen, die ihren Lebensunterhalt mit Zigaretten schmuggel im kleinen Grenzverkehr an der polnisch-ukrainischen Grenze verdienen. Diese ethnographische Forschung deckt zwei für die lokale Bevölkerung bedeutende Ereignisse ab: erstens ist Polen im May 2008 dem Schengen-Raum beigetreten, zweitens wurden im Dezember 2008 neue, strengere Zollbestimmungen erlassen. Die Grenze wird anhand verschiedener Metaphern analysiert, wie sie von den Ameisen in ihren Körpern und ihrer Sprache alltäglich erfahren werden. Somit geht der Artikel auf beide, die diskursive und die physische Grenze als Orte alltäglicher Gewalt ein. Anhand der Konzepte der symbolischen Gewalt, der diskursiven Macht und der Waffen der Schwachen wird die Grenze als komplexes Konstrukt symbolischer und materieller Natur konzipiert.*

**Stichwörter:** Grenze, polnisch-ukrainische Grenze, Schmuggel, Einkaufstourismus, Schengen-Raum, Metapher, Diskurs, symbolische Gewalt, Waffen der Schwachen.

<b>Patrick Rérat, Doris Wastl-Walter</b> Éditorial : Mobilités et développement transfrontalier .....	5
<b>Rachid Belkacem, Isabelle Pigeron-Piroth</b> Travail frontalier et développement transfrontalier au sein de la Grande Région Saar-Lor-Lux.....	13
<b>Philippe Hamman</b> La prise en charge collective des relations de travail transfrontalières : représenter un espace nouveau.....	29
<b>Hervé Munz</b> Les (im) mobiles frontières du patrimoine horloger dans l'Arc jurassien .....	43
<b>Tamás T. Sikos</b> Komárom et Komárno : ville divisée – commerce de détail transfrontalier .....	59
<b>Antoine Beyer, Bernard Reitel</b> La gouvernance des transports publics comme mesure de l'intégration transfrontalière en Europe de l'Ouest. L'exemple des trois Eurodistricts de Sarrebruck, Strasbourg et Bâle.....	77
<b>Aurelio Vigani</b> Transports, frontière et développement territorial de la Regio Insubrica .....	95
<b>Rafael Costa, Thierry Eggerickx</b> Diversité démographique et profils migratoires des espaces frontaliers belges .....	113
<b>Samuel Carpentier, Claude Gengler, Philippe Gerber</b> La mobilité résidentielle transfrontalière entre le Luxembourg et ses régions voisines : un panorama.....	135
<b>Patrick Rérat, Alexandre Moine, Kevin Gertsch, Philippe Signoret</b> La mobilité résidentielle transfrontalière dans l'Arc jurassien franco-suisse .....	153
<b>Ágnes Erőss, Béla Filep, Patrik Tátrai, Monika Mária Váradi, Doris Wastl-Walter</b> Stratégie éducative ou stratégie migratoire ? Les étudiants de Voïvodine en Hongrie .....	169
<b>Koffi Nutefé Tsigbe</b> Frontières et mobilité transfrontalière au Togo sous domination coloniale (1884-1960) ....	187
<b>Marta Byrska-Szklarczyk</b> La frontière de la violence. Les « fourmis » du poste frontière de Medyka comme société expérimentant la frontière.....	201
<b>Patrick Rérat</b> Recension .....	217